

est placé dans des châssis chauffés par la vapeur ; on ne le retire que lorsqu'il est tout à fait sec. Ce travail se fait entièrement à la main ; le vernis s'applique avec une brosse ordinaire.

Le papier reçoit ensuite le gaufrage qui lui donne l'apparence de la toile. A cette effet, on met entre les feuilles des morceaux de mousseline ayant exactement les mêmes dimensions, de manière que le papier et la mousseline alternent régulièrement. Lorsque quatorze ou quinze feuilles sont ainsi superposées, on fait passer le tout entre des rouleaux d'acier dont l'action suffit pour imprimer sur le papier le dessin du linge. On obtient ainsi un fac-simile très-exact.

On polit ainsi chaque feuille séparément en la passant sur des brosses qui ont un mouvement circulaire très-lent. Puis le papier est envoyé à l'atelier du finissage, où les faux-cols sont découpés d'un seul coup au moyen d'emporte-pièces en acier. On met sous une presse environ 80 feuilles, l'emporte-pièces par dessus, et l'on fait tourner le volant. L'opération se fait d'un seul coup, et les cols sont déterminés, sauf les boutonnières et le moulage.

A une extrémité de l'atelier se trouvent de grands rouleaux de mousseline empesée, dont on devinerait difficilement l'usage au premier abord.

Cette mousseline est coupée en petites pièces elliptiques ; on colle une de ces pièces au milieu et au deux bouts, aux endroits où doivent se trouver les boutonnières, de façon qu'elles ne se déchirent pas, si le col devenait humide par la transpiration. Une machine très-ingénieuse place les petites pièces d'étoffes, découpe les boutonnières, fait l'imitation du piqué au bord des cols, et y impriment le numéro de la grandeur. Tout cela se fait en un seul mouvement.

Dès que les cols sortent de cette machine, ils reçoivent le moulage nécessaire pour qu'ils s'appliquent bien sur le cou.

L'appareil qui exécute ce travail fonctionne avec une rapidité étonnante, et qui n'a d'égale que la vivacité avec laquelle les ouvriers mettent les cols par la douzaine dans les boîtes. Chaque ouvrière emballe 20,000 cols par jour. Enfin la dernière opération consiste à étiqueter les boîtes et à les classer par grandeur.

Les cols qui contiennent de la toile sont un peu plus chers que ceux qui sont tout en papier. Ils se fabriquent de la même manière, mais l'opération du gaufrage est inutile, une légère mousseline étant collée à la surface extérieure. Les manchettes et les devant de chemises en papier se fabriquent d'une manière analogue, au moyen d'emporte-pièces de formes convenables.

BULLETIN DES CONNAISSANCES UTILES.

—*La mélasse.*—Qui n'a pas, étant enfant, trempé au moins un doigt pour le porter ensuite à sa bouche, dans ce liquide épais, noirâtre et sucré, qui porte le nom de mélasse.

Le rêve de l'enfant du pauvre, c'est un sou de mélasse à étendre sur son pain.

La mélasse, c'est le sucre qui édulcore le café du marchand ambulante à deux sous la tasse.

La mélasse entre aussi pour une forte proportion dans la composition du cirage.

Pendant longtemps, là se sont bornés les services qu'on croyait pouvoir tirer d'elle.

Un médecin américain, le docteur Wilson, lui a trouvé un nouvel emploi, et si ce qu'il prétend avoir essayé avec succès n'est pas une vaine allégation, voilà la mélasse appelée aux plus hautes destinées.

La mélasse guérit des fièvres pernicieuses ou putrides, les affections contagieuses en général et gangréneuses en particulier.

Trouvez donc dans toute la pharmacopée un agent aussi puissant, aussi utile et à aussi bon marché !

Bon marché ? Le remède est jugé, il ne fera jamais son chemin. La confiance des malades dans les drogues est en raison directe de l'élévation de leur prix. Une drogue, un médicament qui ne coûtent presque rien, ne seront jamais ordonnées par un médecin qui se respecte, ni conseillés par un pharmacien qui a l'habitude de gagner mille pour cent sur son débit.

C'est justement à cause de cela que nous conseillons vivement aux intéressés de faire l'essai de la mélasse sans consulter médecins ni pharmaciens.

D'ailleurs, si ça ne fait pas de bien, ça ne fera toujours pas de mal, puisqu'il ne s'agit ni d'en boire ni d'en manger.

On dispose tout simplement, dans la chambre du malade, plusieurs assiettes dans lesquelles on verse de la mélasse. L'odeur empyreumatique qui s'en dégage suffit, paraît-il, pour arrêter tout d'abord, et ensuite guérir ces horribles maladies, typhus, variole, etc.

Comment, dans ce cas, agirait la mélasse, ou plutôt l'essence d'essence qui s'en échappe ? En atrophiant ou en détruisant les ferments, les organismes, causes des maladies.

Vous connaissez le refrain de la chanson qui dit que " les

remèdes les plus simples sont souvent les meilleurs " ; eh bien, à l'occasion, n'hésitez pas à avoir recours à la mélasse.

HENRI VIVIEN.

—(Mesehacébé)

BULLETIN DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

*Histoire de Pionniers.*—Nous empruntons le récit suivant au *Times* de Kansas City ;

Il y a vingt-cinq ans, une cabine grossière existait là où coule actuellement le Missouri, en face de la jonction de Fifth et Bluff streets de Kansas City. L'emplacement de cette cabine a depuis longtemps disparu sous l'envahissement des eaux de la rivière Missouri. Elle était habitée à cette époque, en 1817, par une créole française, madame Grandlouis, âgée alors de 70 ans. Le Rév. Père Donnelly, pasteur actuel de l'église Saint-Mary, peu après son arrivée dans le pays, en 1845, rendit visite à cette dame et apprît d'elle les détails de sa venue dans le comté de Jackson près de cinquante ans auparavant, vers 1788 ou 1790. Madame Grandlouis est la première femme blanche qui ait remonté le Missouri jusqu'en vue de la ville actuelle de Kansas City.

L'histoire qu'elle raconta, avec la concision et la simplicité des pionniers français qui suivirent de près les missionnaires jésuites, est pleine d'intérêt. Elle était née dans la colonie française de Saint-Charles, et à l'âge de 20 ans elle avait épousé M. Grandlouis. Son mari, ayant appris que les Chouteau avaient fondé un nouvel établissement et entrepris un commerce de fourrures parmi les Indiens Kaw, résolut d'aller se fixer dans ce nouveau poste commercial. En conséquence, sa femme et lui se joignirent à une bande de voyageurs qui se disposaient à remonter le Missouri. A cette époque, on n'avait pas encore entendu parler de steamers, et les omnibus comme les chemins de terre étaient inconnus dans le Missouri. On ne pouvait se rendre au poste commercial Chouteau qu'avec des bateaux plats remontant le courant au moyen de cordes tirées par des hommes marchant le long de la rive. Après un pénible voyage de trois mois, fertile en incidents et aventures, les voyageurs arrivèrent en vue de l'emplacement actuel de Kansas City et débarquèrent à Randolph Bluff.

Madame Grandlouis raconta qu'en ce temps Jackson county était le terrain de chasse des Indiens Kaw, qui exerçaient un droit de juridiction exclusive sur tout le pays formant aujourd'hui les comtés de Lafayette, Cass, Johnson et Jackson. Ces villages Indiens étaient situés sur le Little Blue, qu'ils appelaient Cabin Grass Creek, à causes des herbes hautes et fermes qui croissaient dans la vallée et avec lesquelles ils recouvraient leurs wigwans. Le pays abondait en cerfs, chevreuils, ours, loups, oies, dindons et menu gibier. Comme il n'était pas permis aux blancs de pénétrer sans permission sur la réserve indienne, Grandlouis et sa femme s'établirent sur un rocher, à Randolph Bluff et y bâtirent une cabane.

Pou après leur arrivée, les glaces ayant fermé la rivière Missouri, les colons purent traverser cette rivière et aller tuer du gibier dans la réserve indienne, près de Gooseneck et de l'embouchure de Blue Creek. Un jour, pendant l'absence de son mari et de ses compagnons, madame Grandlouis vit un gros ours noir s'approcher de sa cabine en marchant sur la glace de Gooseneck. Saisissant un fusil, elle sortit de la cabine à la rencontre du visiteur, s'embusqua derrière un rocher, visa le monstre à loisir et le tua raide. En ce temps, dit-elle, le fait n'avait rien d'extraordinaire, car les femmes maniaient le fusil aussi bien que les hommes.

Madame Grandlouis est la première femme blanche qui soit venue en vue de l'embouchure du Kaw, mais elle n'est pas la première qui s'y soit fixée. La famille Grandlouis demeura à Randolph Bluff jusqu'en août suivant, et dans l'intervalle une dame Marie Bérénice Chouteau, une autre française, arriva de Saint-Louis et s'établit un peu au-dessous de l'endroit où est actuellement l'usine à gaz. En août, madame Grandlouis ayant reçu la permission de se fixer sur le territoire indien, fut tout heureuse d'y trouver une compatriote déjà fixée. L'amitié de ces deux femmes dura toute leur vie, et quand le père Donnelly rencontra madame Grandlouis, alors veuve et âgée de 70 ans, elle était protégée par madame Chouteau, plus riche qu'elle, mais qui n'oublia jamais sa compagne. Il y a sept ans que madame Grandlouis est morte, âgée de près d'un siècle. Elle est enterrée dans le vieux cimetière catholique de Pennsylvania avenue.

—*Courrier des Etats-Unis.*

FAITS DIVERS.

—L'hiver de 1873 est le plus rude que nous ayons subi depuis 50 ans, du moins au dire des anciens. De toutes les parties du pays arrivent des plaintes sur la rigueur du froid. Au milieu de janvier, la neige avait atteint une hauteur moyenne de 7 pieds et 10 pouces. Le combustible est rare et se vend extraordinairement cher en certains endroits. A Sorel, la compagnie du Richelieu a généreusement mis à la disposition de la classe pauvre, 200 tonneaux de charbon, au prix coûtant ; c'est un bel exemple ; espérons qu'il sera suivi.